

L'ENTR'ACTE



LYONNAIS,

Gazette des Salons et des Théâtres, Portraits d'Artistes, Croquis, Modes, etc.

L'ENTR'ACTE paraît tous les Dimanches, et se vend dans les Théâtres. — Prix de l'abonnement : 3 fr. pour 3 mois. — Un numéro avec dessin, 30 c.; sans dessin, 15 c. — On s'abonne à Lyon, rue de la Préfecture, 2, à l'entresol (une boîte est dans l'allée). — Prix des insertions : 25 c. la ligne. On traitera de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue. — Les Avis et Réclamations devront être adressés *franco* au Bureau de l'Entr'acte. — Les abonnements et les insertions sont reçues à Paris, à l'Office-Correspondance de LEPELLETIER-BOURGOIN, place de la Bourse, 6.

BIOGRAPHIE.

Mlle RACHEL.

La jeune Elisa-Rachel Félix est née à Munf, canton d'Arau (Suisse), le 24 mars 1820, de parents français. Ses premières années s'écoulèrent dans l'obscurité comme celles de tant d'autres illustrations artistiques. La pauvre enfant eut même à essayer, en débutant dans la vie, toutes ces privations qui accompagnent incessamment une famille nombreuse et sans autre fortune que le produit d'une petite industrie commerciale. Elle avait dix ans lorsque Sara, sa sœur aînée, dont la jolie voix avait été remarquée par un des amis de Choron, fut présentée à ce grand maître qui l'accueillit avec distinction et l'admit à son école (*). Jalouse de partager les destinées de sa sœur, Rachel, qui elle aussi *roulait être quelque chose*, pria celle-ci de la mener avec elle et de solliciter son admission. Le bon Choron fut tout d'abord vivement frappé de la physionomie pleine d'expression de cette enfant; il la questionna et finit par lui faire subir une petite épreuve de chant. Rachel, dont la santé était frêle et délicate, avait peu de voix, mais elle mit tant de sentiment dans ce qu'elle chanta que son examinateur ne put s'empêcher de lui en exprimer son admiration. Les deux sœurs firent donc partie de cette grande famille de jeunes talents que s'était faite l'homme de bien et de génie qui a doté la France de ses plus grands chanteurs. Trois ans après, la petite Rachel dit adieu à ses compagnes et quitta l'école de chant pour s'adonner spécialement aux études tragiques.

Admise au cours de déclamation de M. Saint-Aulaire, celui-ci fut bien loin de deviner quel trésor venait s'offrir à lui; il eut même un jour l'impardonnable grossièreté de lui dire : « *Tenez, Mademoiselle, vous ne serez jamais faite que pour être culottière.* » Nous ne citons ici de telles paroles que pour témoigner combien il faut se méfier du jugement de certains hommes qui font profession d'un art qu'ils ne comprennent pas, et pour servir d'utiles renseignements aux jeunes artistes qu'une froide et sottise pédanterie pourrait décourager. On assure pourtant que depuis M. Saint-Aulaire a bien voulu reconnaître son erreur. Nous l'en félicitons sincèrement. Quoi qu'il en soit, la jeune Rachel s'essaya avec succès tour à tour, sur la petite scène du Prado et du théâtre Molière, dans les rôles d'Eryphile, d'Iphigénie en Aulide, et dans celui d'Esther, qui fut un véritable triomphe pour elle, et où elle laissa jaillir une étincelle de ce feu sacré qui l'anime. Elle entra alors dans sa quatorzième année.

Enfin, le 27 octobre 1836, Mlle Rachel entra au Conservatoire où elle fut placée dans la classe d'études dramatiques, alternativement dirigée par MM. Michelot, Samson et Provost. Là elle fut encore soumise à bien des humiliations; M. Michelot lui avait voué, on ne sait trop pourquoi, une sorte de haine, et ce professeur, sans pitié pour ses malheurs, sans respect pour la jeune fille, la poursuivait de ses sarcasmes ou la laissait dans un oubli plus insultant encore pour elle. Heureusement que le génie se suffit à lui-même. La pauvre Rachel, pour supporter ces outrages de tous les jours, puisa alors sa force dans sa foi, et essuyant ses larmes, elle travailla avec plus de persévérance et d'ardeur. Un brillant examen qu'elle passa trois mois après sa réception, et qui lui valut les félicitations de tous ceux qui y étaient présents, couronna ses efforts et confondit la mauvaise volonté du maître.

Cependant le besoin de venir en aide à sa famille la força de quitter ses études pour signer un engagement, aux appointements de mille écus par an, au Gymnase-Dramatique, où elle débuta dans le rôle de la Vendéenne. Malgré les éloges que lui prodiguèrent la plupart des grands journaux, dont l'un disait en parlant d'elle : « Il y a un grand avenir dans ce jeune talent; et déjà voilà pour le présent, il y a beaucoup de larmes, d'intérêt et d'émotion, » M. Poirson jugea que sa jeune pensionnaire ne convenait point à son théâtre, où il faut avoir le seul talent de fausser la vérité des mœurs sous une apparence de bon ton masqué. Sous une pareille inspiration l'engagement fut bientôt rompu, et Mlle Rachel vit avec désespoir s'enfuir toutes ses illusions. Quoi qu'en aient dit certains faiseurs d'histoire, elle ne regret, en quittant

le Gymnase six mois après y être entrée, que les mille écus promis pour l'année entière. Ce n'était point là un dédommagement, mais bien l'accomplissement obligé des clauses légales de tout traité qui lie entre eux un artiste et un directeur.

M. Félix, aussi bon père qu'homme d'un grand sens, releva le courage de sa fille et lui conseilla de revenir aux études tragiques vers lesquelles un penchant irrésistible l'avait toujours entraînée. Sa dernière éducation dramatique fut donc confiée à M. Samson, pour lequel Rachel, depuis sa sortie du Conservatoire, n'avait jamais cessé de conserver dans son cœur un souvenir de gratitude; et, il faut le dire à la louange du professeur, il s'acquitta dignement de sa tâche et eut la noblesse de refuser le prix de ses leçons. Ce fut encore pas ses soins que quinze jours après Mlle Rachel était reçue au Théâtre-Français et que six mois plus tard, le 12 juin 1838, elle y faisait ses débuts dans le rôle de Camille des *Horaces*.

Maintenant que vous dirai-je de ses succès que vous ne sachiez ou qui n'ait été déjà dit? Depuis ses débuts, chaque nouvelle création a été pour Mlle Rachel l'occasion de nouveaux triomphes. Quant à moi, j'ai toujours regardé cette belle enfant comme l'enfant d'un miracle, comme un autre messie qui vient rallumer notre foi, briser le faux culte du drame de nos jours et relever les saints autels de la tragédie antique. Sa mission a commencé, et encore quelque temps, elle s'accomplira. Que si jamais l'envie ou toute autre passion tressait à ses côtés une couronne d'épines, elle s'en consolerait en tournant ses regards vers la France entière qui l'entoure de ses adorations.

Mlle Rachel est d'une taille svelte et élancée; sa figure pâle et d'un type remarquable porte l'empreinte d'une douce mélancolie qui vous prend de suite à l'âme et vous attire à elle; ses yeux, sans être grands, ont une expression indéfinissable, et ses cheveux d'un magnifique noir font ressortir la blanche beauté de son cou. Il y a dans toutes ses poses et dans tous ses mouvements de la dignité sans raideur, de l'aisance sans afféterie. C'est que la nature l'a ainsi faite. A la voir si bonne et si modeste dans les relations de la vie intérieure, vous vous surprenez à oublier auprès d'elle la grande tragédienne. Elle aime à reporter ses souvenirs vers le passé, et à vous dire les joies et les douleurs qui éclairèrent ou obscurcirent ses premiers pas dans la carrière qu'elle a suivie. Oublieuse du mal qu'on lui a fait, elle saisit la moindre occasion pour rappeler le nom de ceux qui lui ont rendu quelques services; sa main est toujours celle d'une véritable amie pour quiconque fut son condisciple, ou qu'elle connut dans son enfance. Fille aimante, sœur dévouée, elle se plaît à faire le bonheur de sa famille qui a toujours été le rêve de sa vie, et elle s'occupe avec une sollicitude touchante de l'éducation de ses frères et de ses sœurs dont elle se proclame la mère. N'est-ce pas qu'on est heureux d'avoir à énumérer tant de belles qualités réunies à tant de génie? L. Roux.

REVUE THEATRALE.

Grand-Théâtre.

Mlle RACHEL. — LES ITALIENS. — NOUVELLES EXTERIEURES.

Je n'ai qu'une crainte, c'est de ne pas être à la hauteur de la tâche qu'on m'impose et de me sentir fléchir devant elle. Je n'ai qu'un sentiment, l'admiration.

Jamais plus grande affluence n'avait envahi la salle du Grand-Théâtre, jamais l'opinion publique ne s'était plus vivement préoccupée d'une question d'art; car Mlle Rachel personnifie l'art en elle. On est si fort tenté de croire au miracle, à l'engonement, on aime tant à contredire un succès quand ce succès a quelque chose d'insolite, d'extraordinaire, de hors les lois communes, si je puis m'exprimer ainsi, que tout le monde était venu là pour admirer peut-être, mais plus encore avec ce sentiment général et cette question intime : Vaut-elle sa réputation? Depuis deux ans on nous dit sans cesse : Mlle Rachel a fait revivre le vieux répertoire tragique; les mânes du grand Corneille et de Racine ont tressailli devant les mâles accents d'une jeune fille de dix-sept ans, qui n'a pas craint de ramener sur la scène, comme au beau jour de leur jeunesse, ces belles Grecques et ces belles Romaines qu'on ne

(*) C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer l'erreur où sont beaucoup de gens qui assurent avoir entendu chanter la petite Rachel. On a toujours confondu les deux sœurs.

connaissait plus. Une enfant a ranimé de son souffle toute cette admirable poésie morte depuis si long-temps ; elle, simple, timide, sans expérience ; elle qui n'a pas peut-être le sentiment de sa puissance, mais qui agit par l'inspiration ; elle, la jeune fille, a rappelé la Comédie-Française à ses plus beaux jours de gloire, et la foule a battu des mains, et toutes les intelligences, même les plus sévères, ont crié : Sublime ! est-ce possible tout cela ?

Vous qui sortez du Grand-Théâtre et qui avez vu les *Horaces* ce soir, le croyez-vous maintenant ?

Les *Horaces*, ce titre sent les vieilles traditions de la Comédie-Française, mais les traditions erronées. Pourquoi ne pas se donner l'indépendance d'une juste rectification ? Cette variante qui veut que la tragédie d'*Horace* devienne sur l'affiche les *Horaces*, cette variante, Corneille et ses commentateurs n'ont jamais voulu l'adopter.

Je n'ai guère le courage de discuter l'ouvrage, quelque beau qu'il soit, parce qu'il est dans toutes les mémoires, et qu'il ne doit guère y avoir, à cet égard, rien à apprendre à personne ; et puis, en dépit de Corneille, l'actrice seule nous préoccupe.

Ce serait l'occasion cependant de rappeler que Pierre Corneille donna sa tragédie en 1639, trois ans après le *Cid*. C'était son second chef-d'œuvre. A son apparition, le bruit se répandit bien vite qu'on ferait pour *Horace* ce qui avait été osé académiquement pour le *Cid* (l'Académie a toujours été fort drôle) ; mais l'histoire nous apprend que Corneille ne s'en émut pas, qu'il eut le bon goût de dédier la pièce au cardinal de Richelieu, le persécuteur du *Cid*, et qu'il écrivit à un de ses amis : *Horace* fut condamné par les décevirs, mais il fut approuvé par le peuple. — Les observations critiques ne parurent pas. Du reste, l'ouvrage fourmille de beautés du premier ordre ; on y trouve ce que Corneille possède à un haut degré, le grand art de la tragédie, qui veut peu ou point de déclamation inutile, mais que tout y soit fondé sur la connaissance du cœur humain, lequel demande des émotions avant tout. *Horace* est le type du dévouement patriotique poussé à son plus haut degré d'exaltation ; le caractère du jeune *Horace* fortement conçu se soutient avec une rare énergie, et cependant, dès le second acte, le vieil *Horace* occupe toute la pièce, parce qu'il parle de Rome, et que Rome domine tout ; mais aussi quelle lutte poignante entre ce vieil *Horace* qui ne voit que sa patrie, le jeune *Horace*, féroce dans son amour pour son pays et dans son courage, et la tendre Camille qui s'inquiète non pas de Rome mais de son amant, qui obéit aux sentiments de la nature et ne veut pas comprendre les lois de l'honneur public, qui demande avec larmes son amant à son père qui se rit de son désespoir, et qui maudit son vainqueur en imprécations sublimes !

Quelle admirable composition ! et qu'une faible jeune fille non-seulement soutienne le lourd fardeau d'un rôle pareil, mais, plus encore, le domine de toute la hauteur de son intelligence, voilà ce qui est tout aussi admirable, suivant nous.

On a demandé, à l'apparition de Mlle Rachel à la Comédie-Française, et comme pour expliquer la présence de la foule à ses représentations, s'il y avait réaction véritable en faveur de la tragédie, ou s'il y avait de la part de la jeune artiste le prodige d'une organisation assez puissante pour redonner la vie aux morts. D'abord nous ne croyons guère aux réactions littéraires. L'art se transforme, il progresse, mais il ne revient pas en arrière, ou ce serait vouloir poser la tragédie classique comme le *nec plus ultra* du génie humain. D'un autre côté, que l'on se soit lassé de la nouvelle école dans ses productions du drame moderne, rien n'est plus simple, et la lassitude comme le dégoût public se pouvaient prévoir facilement ; mais cette réaction, ou cette lassitude si vous aimez mieux, existait avant l'apparition du jeune génie qui a indiqué du geste et de la voix à la foule la route qu'elle avait à suivre et ce qu'elle pouvait admirer encore. Oui, n'en déplaise à certains critiques qui craignent de trop accorder à une jeune fille parce que ce n'est qu'une jeune fille naïve, nous croyons fermement qu'on est revenu à Corneille et à Racine parce que Mlle Rachel les interprétait.

Notre but n'est pas de raconter la vie ni les études de Mlle Rachel, et aujourd'hui même d'autres se sont acquittés de cette tâche mieux que nous ; Mlle Rachel est en scène, nous la jugeons. Et cependant le meilleur moyen de l'apprécier ce serait d'étudier l'art en elle. Dans les anxiétés du génie qui cherche son essor, Racine lui ouvrit les yeux, dit-on, et la première tragédie qui lui révéla le feu sacré, ce fut *Andromaque* ; aussi Hermione est-il son rôle de prédilection. Certes, ce n'est pas l'expérience qui a servi Mlle Rachel, ce ne sont pas les longues études ; elle n'est pas arrivée aux effets qu'elle sait produire après toute une vie d'observations, et ses maîtres n'avouent-ils pas qu'ils ne sont pour rien dans son art exquis, la science innée qu'elle possède ? Elle a appris l'art de la diction matérielle, mais son intelligence a tout fait.

Les traits de Mlle Rachel sont délicats, un peu fins pour la perspective de la scène, mais l'ensemble de sa physionomie est d'une rare distinction et d'une grande pureté de lignes. Le regard en elle est tragique, sombre selon la situation, et parfois aussi il lance des éclairs quand vient l'inspiration, comme l'a dit un de nos plus spirituels critiques. Nous la voyons encore, la belle Camille, appuyée sur le bras de son fauteuil, plongée dans de lentes méditations. Quelle admirable étude dans la pose ! quelle simplicité ! quel naturel exquis ! Connaissez-vous un silence plus éloquent que le sien ?

J'aime cette teinte mélancolique, ce sourire dédaigneux qui ne fait parfois qu'effleurer ses lèvres et qui prête à son attitude un charme peu commun. Chez Mlle Rachel, en un mot, le sentiment dans la manière de comprendre et de dire est toujours juste, les mouvements sont vrais ; elle possède une grande sobriété de gestes et de la discrétion dans toute sa démarche. Jamais elle ne suit les sentiers battus pour arriver aux effets voulus dans une scène, dans une phrase, dans un mot ; tout est à elle et tout est vrai. Les imprécations de Camille au qua-

trième acte, où tant d'actrices ont remué leur auditoire par des cris, Mlle Rachel ne les crie pas ; mais écoutez l'accent de cette sourde colère, c'est sublime !

Pour tout dire enfin, il me semble que Mlle Rachel ne comprend pas seulement la tragédie, elle la crée.

Disons-le bien vite, justice a été rendue à la grande et jeune actrice, et elle a été comprise ; d'unanimes applaudissements ont accueilli les passages de son rôle les plus saillants ; d'unanimes bravos l'ont accueilli quand toutes les voix l'ont redemandée à la chute du rideau. A Lyon, le triomphe de Mlle Rachel est assuré.

David a fait de son mieux. Il a compris le vieil *Horace* et l'a rempli avec dignité. Il est fâcheux que l'ouvrage ait coupé court au quatrième acte ; le cinquième acte renferme la partie la plus énergique du rôle. David pour Mlle Rachel sera impuissant auxiliaire. Nous l'attendons dans un rôle de son emploi. Verdellat mérite des encouragements, on a apprécié ses efforts.

La compagnie italienne a débuté cette semaine par *Bélisario*, de Donizetti ; le succès a été complet. L'opéra italien n'avait pas encore été exécuté à Lyon avec autant d'ensemble. Pris isolément, la plupart des artistes qui composent cette troupe ne manquent pas d'un certain mérite. La basse-taille, M. Zucconi, chante avec goût et méthode ; sa voix, lorsqu'il ne force pas ses moyens, a du charme et de l'onction ; de plus, M. Zucconi est acteur excellent. Le ténor, M. Antognini Cirillo, a de la puissance, et il lance le *si* naturel de poitrine avec une vigueur peu commune ; son chant est assez naturel et sa voix est bonne dans le *medium*, qui est un peu voilé ; nous l'avons dit, il a de la puissance, mais il ne faut pas qu'il abuse des éclats de voix. La jeune femme qui joue le rôle d'Irène, Mlle Rosina Gariboldi, et qu'on désigne sous le nom de contralto, est un soprano bien marqué. Elle a de l'énergie, de l'éclat ; elle jette la note avec beaucoup de bonheur, et son accentuation est parfaite. Le rôle d'Antonine est bien ingrat, et Mme Marziali Carmela qui le remplissait, comme prima donna, nous permettrait de l'attendre à un autre ouvrage pour nous expliquer sur son compte complètement. Disons aujourd'hui cependant que la seconde représentation lui a été plus favorable que la première. En somme, je le répète, le succès a été complet, et par le fait du mérite de *Bélisario*, un des plus beaux opéras de Donizetti, et par le fait d'une bonne exécution. On a remarqué plus spécialement le duo de bravoure du ténor et de la basse au premier acte, duo qui a toujours les honneurs du *bis*, le final du premier acte, l'air d'Alamire, le duo de Bélisaire et d'Irène, duo charmant, d'une situation simple et touchante, et dans lequel les deux voix de Zucconi et de Mlle Gariboldi se marient délicieusement, et le trio qui suit, enlevé par ces deux artistes et M. Antognini Cirillo.

Cette fois, les faits extérieurs n'ont pas pour nous un intérêt bien vif. A Lyon, notre attention est trop complètement excitée. En deux mots, on peut se mettre au courant cependant.

A Paris, le Théâtre-Français a donné les *Souvenirs de la marquise de V...*, fort pâle production. Ce théâtre est toujours déchiré par les divisions intestines des sociétaires qui font cause commune cependant quand il s'agit d'éliminer un débutant de mérite, ou de nuire à un pensionnaire aimé ou influent. Demandez à Mlle Rachel.

A l'Opéra, rien de plus nouveau que le beau succès de Marié dans les *Huguenots*. Mario de Candia quitte ce théâtre pour rentrer cet hiver aux Italiens... Le croirez-vous ? on a chuté Mme Damoreau dans *Zanetta*. Au fait, on a bien sifflé Mlle Mars ! Que devenons-nous ? Où allons-nous ?

La province est muette, les troupes sont complètes à peu près partout, et chacune travaille de son mieux à exploiter l'année théâtrale. Il n'y a que Bruxelles qui s'agite, le théâtre royal est toujours fermé, et parmi les postulants à la direction, on cite Canaple, l'excellent baryton, et Jansenne.

Par décision de M. le ministre de l'intérieur, M. Védel vient d'être nommé directeur de la Porte-Saint-Martin. La Renaissance rouvrira au 1^{er} septembre, et les Italiens garderont l'Odéon l'hiver prochain.

E. LAUGIER.

Théâtre du Gymnase.

Mlle DÉJAZET.

Nous avons à vous parler de Déjazet, et nous sommes encore sous l'influence de cette enchanteresse de diction qui a nom Rachel ; la tâche est au-dessus de nos forces. — Essayons cependant.

Mlle Déjazet a déjà paru dans quatre pièces, et dans les quatre rôles qu'elle y remplit, elle a été, comme de coutume, pleine d'esprit et de gaieté. — C'est banal ce que nous disons là, tout le monde le sait. — Quelle âme, quelle énergie ! Comme elle a dit le grand couplet de l'imprécation à Rome ! — C'est magique. — Cette jeune fille a ce que Voltaire demandait à Clairon, le diable au corps. — Nous nous apercevons que malgré nous nous revenons à Mlle Rachel et aux *Horaces*, quand c'est de Déjazet, de *Vert-Vert* et de la *Comtesse du Tonneau* que nous avons à vous parler. — C'est que sa pantomime est si dramatique ! Comme elle a écouté le récit de la mort de Curiace ! C'est admirable ! Allez voir Rachel si vous ne voulez pas passer pour un welche, allez voir aussi Déjazet si vous voulez rire. — Nous commençons à nous apercevoir que nous ne pouvons rien vous dire aujourd'hui de la petite fée du Gymnase. Ce sera pour une autre fois.

V. M.

IMPROMPTU A Mlle DÉJAZET.

Ce qu'on vante ici-bas, beauté, jeunesse, amours,
Passent en s'envolant comme de la fumée ;
Les grâces de l'esprit seules restent toujours.
Voilà pourquoi toujours vous serez tant aimée.

L. R.

L'entracte Lyonnais.



Lith. Béraud, rue St-Côme, 8, Lyon.

Nom de nom ! nécessité n'a pas de loi !.....

*Éh ben chenu ! prend ty pas mon ophycléide pour
une allée de traverse !!*

Deuxième Nuit sous les Tilleuls.

La rencontre de Julia, son récit touchant, avaient allumé en moi une pensée, un souvenir qui ne me quittaient plus. « Nous nous reverrons, » m'avait-elle dit, et depuis ces mots vibraient sans cesse à mon oreille, pleins de bonheur et de tortures; car si d'une part l'ivresse entraînait dans mon cœur, en songeant que je reverrais cette femme si belle, qui m'avait confié le secret de toute sa vie, d'une autre part cet espoir vague, et dont la réalisation ne devait point s'accomplir dans un temps fixé, faisait de mon existence un tourment de l'enfer de chaque heure. Oh ! comme le présent est insupportable dans cet état de préoccupation brûlante ! Comme chaque moment est lent à s'écouler ! On voudrait, au prix de son sang, hâter la marche du temps. Tous les soirs je retournais sous les Tilleuls ; Julia ne m'avait pourtant pas dit que c'était là que je devais la revoir, mais il me semblait que, puisqu'elle m'y était apparue la première fois, nos entrevues devaient y avoir lieu désormais.

Il y avait déjà six jours que j'étais dans cette attente cruelle, et vainement avais-je cherché à savoir des nouvelles de Julia, personne n'avait pu m'en donner, elle ne s'était montrée nulle part. La pensée qu'elle était peut-être malade doublait encore mon supplice ; on s'intéresse si sincèrement à ceux qui nous ont initiés aux mystères de leur vie ! Deux nouveaux amants à qui l'amour propre ou l'orgueil n'empêche point de se dévoiler réciproquement leur véritable position, basent leurs relations sur des fondements solides. Aussi voyez-vous ces relations survivre à l'amour, car l'homme ou la femme dont on connaît intimement la vie, au point de pouvoir suivre ses pensées et ses actions alors même que l'absence empêche de s'en rendre témoin, est un besoin pour nous ; c'est une partie de notre existence. Chacun croyait Julia heureuse ; moi seul savais que, sous ses dehors rieurs et brillants, il y avait une âme souffrante, un souvenir qui lui rongait sans cesse le cœur. « Voici bien le monde, me disais-je, ne voyant l'homme que tel qu'il se montre, croyant à sa gaieté franche alors qu'il sourit, et n'imaginant pas que ce ne sont là que de faux semblants qui voilent souvent les angoisses les plus affreuses. Que d'existences sur lesquelles les regards se portent avec envie et au fond desquelles gît la misère morale la plus pitoyable ! » Si j'éprouvais si ardemment le besoin de revoir Julia, c'est que le récit de ses souffrances avait excité en moi un intérêt tout sympathique, qui me rendait avide de les suivre dans leur marche et de donner à cette pauvre femme quelques mots de soulagement et de courage.

Enfin, le septième soir, Julia est revenue sous les Tilleuls à onze heures et demie. Elle était encore plus pâle et plus abattue que la première fois. En la voyant ainsi, ma pensée a été de lui dire tout d'abord : « Vous souffrez donc bien, madame ? — Mieux vaudrait cent fois la mort, m'a-t-elle répondu, qu'une existence comme la mienne ; quoi que je fasse, je ne puis échapper à l'horrible souvenir du passé. Je vous ai dit, monsieur, que ma mère me conduisait avec elle dans une chambre où se trouvait toujours l'homme qui est devenu mon mari. Aujourd'hui que je sais que cet homme a été son amant, la mémoire me revient bien précise, les choses repassent devant mes yeux bien distinctement. Je vois sans cesse leurs baisers et leurs étreintes impudiques ; ces images affreuses me brûlent et me rendent folle. O mon Dieu ! pourquoi ma mère ne songeait-elle pas, en se livrant devant moi à cet homme, que je la maudirais le jour où je pourrais me rappeler son déshonneur ! La passion lui avait-elle donc fait oublier qu'une mère a besoin avant tout de l'estime de son enfant ? J'ai revu son spectre, non plus effrayant comme les autres fois, mais bien telle qu'elle était quand elle me donnait les caresses qui firent tout le bonheur de mon enfance. Ses joues étaient amaigries par la douleur, et les larmes semblaient avoir creusé ses yeux. Elle avait écarté les rideaux de mon lit et me regardait d'une manière toute suppliante : « Julia, me disait-elle, c'est un homme bien infâme que celui que tu as épousé ; écoute l'histoire de la dernière heure de ma vie et tu pourras le juger : Le remords avait usé ma santé, je gardais le lit depuis plusieurs jours ; ton père voyageait, et comme je me sentais mourir, je voulais voir une dernière fois celui qui me tuait ; je fis appeler M. ***, aujourd'hui ton mari. Il ne vint point la première fois qu'on fut chez lui, il fallut y retourner. Quand il entra dans ma chambre, et qu'il se fut approché de mon lit où j'étais mourante, rien ne révéla la moindre sensation en lui ; il me regarda d'un œil froid et impassible ; il ne m'adressa que quelques mots insignifiants et où n'était exprimée aucune pitié sur l'état où il me voyait. Je fus obligée de lui tendre, la première, ma main que dévorait la fièvre ; on sonna dans ce moment, et comme je ne voulais point qu'on le vit chez moi, je le priai de passer dans une autre chambre. C'était mon médecin qui venait me visiter ; pendant qu'il consultait mon poulx et qu'il m'ordonnait de nouveaux remèdes, j'entendis un bruit étrange dans la chambre où était entré M. *** , et seulement alors je me souvins qu'il y avait une jeune couturière venue le matin pour travailler. Le bruit se reproduisit de moment à autre ; mon médecin s'en fut, et aussitôt la jeune fille se précipita, toute tremblante d'émotion, près de mon lit. Je la questionnai ; elle m'avoua que depuis quelque temps M. *** la poursuivait en tous lieux, qu'il lui avait écrit plusieurs lettres où il lui exprimait sa passion, et qu'enfin, dans cette chambre, il avait voulu employer envers elle une brutale violence. Ces mots m'arrachèrent mon dernier souffle ; je mourus en maudissant ton mari. »

« Voilà, monsieur, ajouta Julia, ce que m'a appris le spectre de ma mère ; comprenez-vous maintenant tout ce qu'il y a d'horrible pour moi, chaque fois que je vois cet homme ? C'est pourtant avec lui que je suis condamnée à vivre. J'ai une fille de lui et qu'il semble aimer beaucoup ; oh ! quand il la caresse, je crois la voir salie par un reptile dégoûtant ! »

Julia me quitta de nouveau, me promettant de revenir sous les Tilleuls.

VERGNIOLLE.

LES TÉLÉGRAPHES.

N° 3.

LES GRANDS CERCUEILS.

Encore un Bonaparte enseveli sous l'herbe !...
Le vingt-neuf juin, est mort Lucien à Viterbe, —
Sans qu'un adieu français consolât sa douleur ;
Sans avoir salué le jour qui devait rendre
Aux soldats leur idole, à la France la cendre
De son frère empereur !...

N'est-il rien de fatal dans cette destinée
Que le ciel voulût bien mener jusqu'à l'année
Où la colonne veuve achève son long deuil !...
Et faut-il que toujours, au milieu de l'arène,
Le magnifique char de la splendeur humaine
Ne heurte qu'un cercueil !...

Le cinq mai vint, hélas !... la colonne inquiète
Appela dès long-temps la poussière muette ;
Ses aigles l'attendaient aux quatre angles d'airain ;
Superbe, elle brillait des feux de la victoire ;
Dans sa main suspendu, l'impertinente histoire
Tourmentait son burin.

Sans qu'une sainte loi lui rouvrit notre porte,
De l'empereur proscrit la vieille mère est morte ;
Ses frères et ses sœurs s'exilent à leur tour
Dans le monde sans fond d'où nul ne prend la route
Pour venir ici-bas dire ce qu'il en coûte
De ne plus voir le jour !...

Leur oncle, cardinal, dans la ville éternelle
Repose, le front ceint d'une gloire immortelle ;
Sous son linceul de pourpre il dort au Vatican.
Oh ! quand on te rendrait, premier siège des Gaules,
Le corps du saint Prélat, porté sur nos épaules,
Craindrait-on un volcan ?...

Quand on irait chercher là-bas le fils de l'homme,
Celui que sa naissance avait fait roi de Rome,
Au long bruit du tocsin, des vivats, du canon ;
Quand on irait reprendre à l'Autriche fatale
Les restes d'un enfant, victime impériale, —
Get enfant, le craint-on ?...

Quand on donnerait pour l'impératrice-mère
Et la cendre d'Hortense un même coin de terre,
Ce qu'espère le pauvre auprès de ses aïeux ;
Quel péril en cela menacerait la France ?
Faites, si le budget craint la lourde dépense,
Une tombe pour deux !...

Ces ombres dormiront près de nous plus à l'aise ;
La terre de l'exil aux grandes âmes pèse ;
Toujours un clou fatal les retient sur le bord ;
Elles ne peuvent pas prendre leur vol, charmées,
Dans l'air tout plein de fleurs, vers les rives aimées
Où leur sourit un port !...

Le sol de la patrie est comme un doux rivage
Où le pilote vient reposer son naufrage ;
La mort n'y glace pas les cœurs, mais les endort ;
Le souffle ambré des nuits tiédit leur pierre grise ;
Ils aspirent du moins l'harmonieuse brise,
Et l'écoutent encor !...

Que Lucien aussi, de la ville italienne,
Dans notre capitale en même temps revienne ;
Que son âme de joie en puisse tressaillir !...
Ils donnent tout ! ils sont chauves de la couronne ;
A dix pieds dans la terre ils ont cloué leur trône !...
Qui veut le leur ravir ?...

Parlez !... ils sont tout prêts pour la sublime lutte
Qu'ils soutiendraient peut-être encor malgré leur chute...
Non, non... pour eux priez !... c'est leur unique vœu !...
Vous régnerez !... ils ne sont que poussière... leur gloire
Est immortelle ; — mais, la plus grande victoire,
Qui la remporte ?... — Dieu !

LÉOPOLD CUREL.

CAUSERIES.

Nous apprenons à l'instant une nouvelle bien affligeante. M. Constant, du Grand-Théâtre, ce comédien si vrai, et que le public aimait tant, est mort d'une attaque d'apoplexie. C'est une grande perte pour tout le monde, mais surtout pour notre troupe de comédie ; car M. Constant emporte dans sa tombe un des plus beaux talents que nous ayons applaudis.

— M. et Mme Siran, profitant du congé annuel qui leur est accordé, partent aujourd'hui pour Paris.

QUESTIONS LITTÉRAIRES.

A la demande de M. L. Roux : Pourquoi les acteurs marchent-ils mal ? M. Lecerf a répondu : C'est parce qu'ils jouent toujours avec décors (des cors).

M. L. a demandé : Quelle est la partie de la France où la souscription Cormanin a trouvé le plus de partisans ?

VERGNIOLLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

BANQUE DE PRÉVOYANCE LYONNAISE,

Compagnie d'Assurances mutuelles sur la Vie,

OPÉRANT DANS TOUTE LA FRANCE.

DOTS SANS CONDITION DE MARIAGE.**AVIS.**

Plusieurs Compagnies d'Assurances mutuelles sur la Vie, dont le siège est à Paris, obtiennent quelques succès au moyen de l'exagération des produits de l'association dotale sans condition de mariage; la Banque de Prévoyance lyonnaise croit devoir prévenir le public contre leurs promesses illusoires et mensongères.

La Banque de Prévoyance lyonnaise fait espérer à 21 ans :

5 000 fr. pour 1,000 fr. versés à la naissance;
3,500 fr. pour 21 années de 54 fr. 75 c.;

5,300 fr. pour une économie de 25 c. par jour.

Ces produits sont seuls véritables; en les doublant, les Compagnies parisiennes séduisent les pères de famille et les trompent sciemment.

La Banque de Prévoyance lyonnaise réprovoque de semblables moyens de succès.

On peut prendre connaissance à l'Administration de la Banque de Prévoyance lyonnaise des documents authentiques qui servent de bases aux calculs des assurances sur la vie, et d'où résulte la preuve évidente que l'exagération des produits promis par les Compagnies parisiennes a pour but coupable d'abuser de la crédulité des pères de famille.

Prospectus et renseignements des autres combinaisons de la Banque de Prévoyance lyonnaise dans le local de l'Administration, quai de Retz, 43, à Lyon.

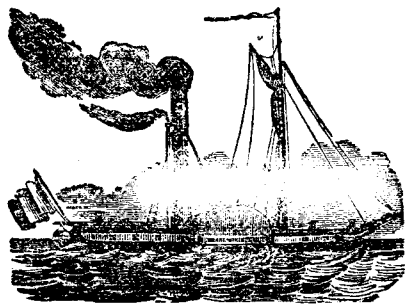
Les Compagnies parisiennes font espérer à 19 et 21 ans :

12,000 fr. pour 1,000 fr. versés à la naissance;
7,000 fr. pour 21 annuités de 54 fr. 75 c.;

10 à 12,000 fr. pour une économie de 25 c. par jour.

Aucune Compagnie ne pourrait mettre au jour les éléments de semblables bénéfices. Les lois de la mortalité et la production des intérêts capitalisés lui donneraient le démenti le plus formel.

ENTREPRISE GÉNÉRALE DES BATEAUX A VAPEUR.

**L'AIGLE.**

Départs tous les jours, à 4 h. 1/2 du matin,
DU PORT DE LA CHARITÉ,

Pour Valence, Avignon, Beaucaire
et Arles.

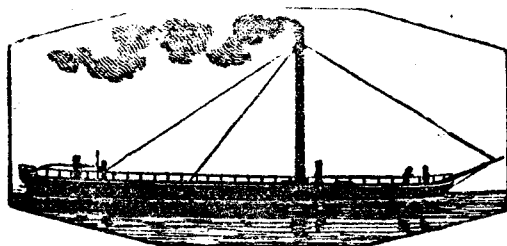
Les bateaux de cette entreprise se distinguent par la supériorité de leur marche.

HÔTEL DE LA PRÉFECTURE,

Place Confort, no 16, à Lyon.

Le sieur BEGOT, ancien traiteur, a l'honneur de prévenir le public que l'on trouvera chez lui des Dîners à tout prix, à la carte et à la table d'hôte.

MM. les Voyageurs auront en outre l'avantage d'y trouver des chambres proprement décorées et à des prix modiques.

Grande Baisse de Prix.**LE PAPIN
du Rhône,**

BATEAU A VAPEUR EN FER, A BASSE PRESSION,
PARTIRA DU PORT DES CORDELIERS,

Tous les jours, à 4 h. 1/2 du matin,

ET CONTINUERA SON SERVICE

POUR VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE
ET ARLES.

PRIX DES PLACES.	Premières.	Secondes.
De Lyon à Valence . .	10 f.	7 f. 50 c.
à Avignon . .	20	12
à Beaucaire . .	22	14
à Arles . . .	23	15

**TROIS SALONS
PROLÉTAIRES,**

Galerie de l'Argue, escalier H, à l'entresol,
vis-à-vis l'hôtel Caillot.

M. CHARLES continue de couper les cheveux avec soin et dans le dernier goût, pour 25 c.

Abonnement à la frisure, 5 cachets pour 1 fr.

Il tient des Perruques pour les théâtres, Moustaches, Favoris, Barbes, Postiches en tous genres.

Il fait la coiffure des dames à 50 c.

On y trouve le parfait Sélenite pour teindre les cheveux, à 1 fr. 50 c. le flacon.

Essence Américaine,

DE JOHN TENDER, PHARMAC. A NEW-YORK,

Spécifique approuvé contre les Maladies secrètes.

Trois flacons suffisent pour une guérison radicale qu'on obtient en quelques jours.

Dépôt chez M. ROMAN, pharmacien, rue du Plat, no 13. — Prix du flacon : 5 francs.

SERVICE DU RHÔNE.**Compagnie Générale,**

PROPRIÉTAIRE DES SUPERBES BATEAUX NEUFS

La Sylphide, la Sirène, le Jupiter,
le Neptune, etc. etc.,

Offrant aux passagers tous les avantages d'une grande supériorité de marche, d'emménagements élégants et commodes.

DÉPART TOUTS LES JOURS, A 5 H. 1/2 DU MATIN,

Du port de la Charité,

Pour VALENCE,	1 ^{re} , 10 f.	2 ^{es} , 7 f. 50 c.
— AVIGNON,	20	12
— BEAUCAIRE,	22	14
— MARSEILLE,	30	20

Les bureaux sont place de la Charité, 26 à 30, et quai de Retz, 42.

MARLEIX
FABRIQUE DE
COLS
TAILLEUR
GHEMISES
13, PLACE
PLATRE, LYON

AUX
DEUX
spécialités
PARFUMERIE.

AUX DEUX PHILIBERT,

Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Prévient MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'Habilllements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.

Au Parisien.

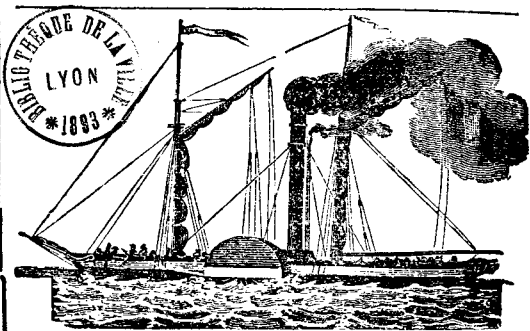
A. BERTOMÉ, Tailleur de Paris,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon, — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots et d'Habilllements d'été. — Choix de Pantalons de 37 à 49 sous.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, no 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

**LE SIRIUS,**

BATEAU A VAPEUR EN FER,

Est reconnu pour avoir une marche supérieure à celle de tous les Bateaux qui navigent sur le Rhône. Les emménagements ne laissent rien à désirer.

IL PARTIRA PENDANT LE MOIS DE JUILLET :

De LYON pour BEAUCAIRE, les 18, 23 et 28, à cinq heures du matin, du quai de la Charité, vis-à-vis la rue de la Reine;

D'AVIGNON pour LYON, les 15, 20, 25 et 30, à quatre heures du matin, du port des Châtagnes.

PRIX DES PLACES.

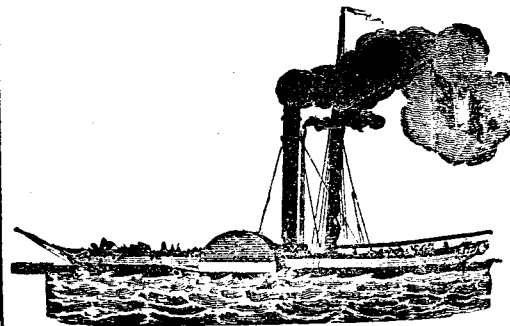
Pour la descente : Premières, 20 f.; Secondes, 12 f.
Pour la remonte en deux jours : Premières, 30 f.; Secondes, 20 f.

Les Bureaux de la Compagnie sont quai de l'Hôpital, 118, à Lyon.

Des Box sont disposés pour embarquer les chevaux.

**BATEAUX A VAPEUR EN FER
du Haut-Rhône,**

COURS D'HERBOUVILLE, No 4, A LYON.

**SERVICE****de Chambéry et Aix-les-Bains,**

DESSERVANT

SEYSSSEL ET TOUT LE LITTORAL.

Départ tous les jours, le dimanche excepté.

De LYON, à 4 h. du matin.
De CHAMBERY, à 5 h. du matin.
Du port de PUER, près d'Aix, à 6 h. 1/2 du matin.
Le trajet de Chambéry à la station des bateaux est parcouru en demi-heure, sur un chemin de fer.